

August 2019

AZIYADE ET LES DESENCHANTEES DE PIERRE LOTI OU QUELQUES NOTIONS DU MAL VOIR

Asma Chamly Halawani
Lebanese University, Lebanon, asma.halwani@gmail.com

Follow this and additional works at: <https://digitalcommons.bau.edu.lb/schbjournal>



Part of the [Architecture Commons](#), [Arts and Humanities Commons](#), [Education Commons](#), and the [Law Commons](#)

Recommended Citation

Halawani, Asma Chamly (2019) "AZIYADE ET LES DESENCHANTEES DE PIERRE LOTI OU QUELQUES NOTIONS DU MAL VOIR," *BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior*. Vol. 1: Iss. 1, Article 9.
DOI: <https://doi.org/10.54729/2789-8296.1008>

This Article is brought to you for free and open access by the BAU Journals at Digital Commons @ BAU. It has been accepted for inclusion in BAU Journal - Society, Culture and Human Behavior by an authorized editor of Digital Commons @ BAU. For more information, please contact journals@bau.edu.lb.

AZIYADE ET LES DESENCHANTEES DE PIERRE LOTI OU QUELQUES NOTIONS DU MAL VOIR

Abstract

A simple reading of Pierre Loti's novels *Aziyyad* and *Disenchanted* reveals fundamental differences in the way we see the others. It is this gap that we propose to study in this research.

Keywords

Histoire, Récit, Orientalisme, Eurocentrisme, Turquie

AZIYADE ET LES DESENCHANTEES DE PIERRE LOTI OU QUELQUES NOTIONS DU MAL VOIR

C. H. ASMA¹

¹Université Libanaise, Lebanon

ABSTRACT: *A simple reading of Pierre Loti's novels Aziyad and Disenchanted reveals fundamental differences in the way we see the others. It is this gap that we propose to study in this research.*

Une simple lecture d'Aziyadé et des Désenchantées de Pierre Loti laisse affleurer des différences fondamentales dans la façon de concevoir l'Autre. C'est cet écart que nous nous proposons d'étudier dans les deux romans.

KEYWORDS: *Histoire, Récit, Orientalisme, Eurocentrisme, Turquie*

1. INTRODUCTION

Une simple lecture d'Aziyadé et des Désenchantées de Pierre Loti laisse affleurer des différences fondamentales à la fois dans la façon de raconter l'Orient, de le représenter et de concevoir l'Autre. L'écart s'avère incommensurable à tel point qu'on pourrait parler de deux Orient dissemblables ou d'un mal voir ; ce qui aurait incité Loti à réviser dans *Les Désenchantées* sa vision antérieure de l'Orient présentée dans *Aziyadé*. Néanmoins loin d'être un mal voir simpliste limité au discours du narrateur du roman épistolaire *Aziyadé* ou au récit du narrateur omniscient dans *Les Désenchantées*, il semble contaminer la propre perception de l'Auteur Pierre Loti. C'est cet emboîtement du mal voir que nous nous proposons d'étudier dans les deux œuvres de Loti ainsi que la perception sinon d'un véritable attrait pour l'Orient du moins une sorte de fascination dans *Aziyadé* que vient démentir dans *Les Désenchantées* un texte qui se veut désormais délibérément démystificateur.

2.1. Deux Textes Différents

Dans *Aziyadé* ainsi que dans *Les Désenchantées*, le lecteur se retrouve devant deux textes différents. Dans le roman épistolaire qui tient lieu aussi de journal¹, l'auteur-narrateur Loti s'adresse et reçoit des lettres de deux personnages principaux dont sa sœur et « Plumkett [un] lieutenant de marine »² sorte de double psychique du narrateur. En effet, outre la profession, maintes affinités lient les deux hommes, comme le révèle explicitement Plumkett : « Votre nature ressemble beaucoup à la mienne, ce qui m'explique fort bien la très grande sympathie que j'ai ressentie pour vous de prime abord. – Axiome : ce que l'on aime le mieux chez les autres, c'est soi-même »³. Voilà pourquoi l'auteur-narrateur n'hésite pas à dévoiler à cet « autre [lui] – même »⁴ un cynisme qu'il aurait par contre caché à autrui : « [...] On n'a plus de dévouement que pour soi-même. C'est désolant ce que je vous dis là, mais c'est terriblement vrai »⁵. Non satisfait de se plaindre auprès de cette âme-sœur qu'est le lieutenant Plumket, l'auteur-narrateur confesse dans son récit de voyage une souffrance existentielle aiguë, qu'il semble d'ailleurs partager avec Plumkett : « Pour moi, [écrit ce dernier] il n'y a pas d'espoir en ce monde et je n'ai pas cette consolation de ceux qu'une foi ardente rend forts au milieu des luttes de la vie et confiants dans la justice suprême du créateur »⁶. Et l'auteur-narrateur de lui répondre : « J'étais vieux et sceptique »⁷. Néanmoins bien qu'il clame dans *Aziyadé* le déclin de l'Islam : « les mosquées [...] s'en vont en ruine comme l'islamisme »⁸; l'auteur-

¹ Pierre Loti, *Aziyadé*, p. 15.

² *Ibid*, p. 27.

³ *Ibid*, p. 124.

⁴ *Ibid*,

⁵ *Ibid*, p. 28.

⁶ *Ibid*, p. 101.

⁷ *Ibid*, p. 132.

⁸ *Ibid*, p. 173.

narrateur paraît tenté par cette foi : « Je pourrai peut-être bien encore croire à tout, moi qui pensais ne plus croire à rien... »⁹. Et c'est finalement ayant adopté cette foi et ayant pris comme prénom symbolique Arif-Ussam ou en arabe l'Initié, qui fait la guerre au nom de la foi islamique¹⁰, que l'auteur-narrateur meurt lors de la bataille de Kars :

« Parmi les morts de la dernière bataille de Kars, on a retrouvé le corps d'un jeune officier de la marine anglaise, récemment engagé au service de la Turquie sous le nom de Arif-Ussam-Effendi.

« Il a été inhumé parmi les braves défenseurs de l'islam (que Mahomet protège !), aux pieds du Kizil-Tépé, dans les plaines de Karadjémir »¹¹.

Dans Aziyadé l'auteur-narrateur participe d'un double dédoublement. Il est à la fois Loti et Arif. C'est sous les atours d'Arif que Loti déambule en Turquie : « Arif étant deux personnages très différents, il suffirait le jour du départ du Deerhound qu'Arif restât dans sa maison ; personne sans doute ne viendrait l'y chercher, seulement, Loti aurait disparu, et disparu pour toujours »¹². A plusieurs reprises Loti clame sa prédilection pour la « personnalité » orientale qu'il a adoptée aux dépens de l'occidentale qui est la sienne : « Je ne suis pas encore musulman pour tout de bon [...] je mène seulement de front deux personnalités différentes, et je suis toujours officiellement, mais le moins souvent possible, M. Loti, lieutenant de marine »¹³. Néanmoins à la fin d'Aziyadé, la mort symbolique d'Arif ou l'Autre annonce bien le triomphe du Même aux dépens de l'Autre : « C'est ainsi, que par moments, je ne réussis plus à me prendre au sérieux dans mon rôle turc ; Loti passe le bout de l'oreille sous le turban d'Arif, et je retombe sottement sur moi-même, impression maussade et insupportable »¹⁴.

A ce premier dédoublement s'associe un second opposant Loti à Plumkett. Plumkett s'avère la voix du rationalisme occidental qui traite de « méandres fantasmagoriques d'une grande fourmilière orientale [...] [et de] lieux communs édités au siècle dernier [...] »¹⁵ l'attrait que professe Loti pour son aventure orientale. Aussi désigne-t-il cette nouvelle foi d'« atroce » : « cette atroce profession de foi »¹⁶, écrit Plumkett à Loti. Qualifiant de « boutades d'enfant malade »¹⁷ ce que Loti paraît ressentir, Plumkett associe l'Orient et sa foi à un imaginaire puéril : « fantasmagories »¹⁸ ; boutades d'enfant malade »¹⁹ « rêve » et « passion »²⁰, dit-il alors que l'Occident dont Plumkett semble le disciple se révèle comme la voix de la raison : « vous rêvez au lieu de réfléchir [...] vous suivez la passion au lieu de la raison »²¹, professe-t-il à Loti.

Néanmoins bien que Plumkett dévalorise ce rêve d'Orient auquel aspire Loti, il ne prétend pas par contre être le chantre de l'Occident dont il déplore amèrement le matérialisme. « [...] le résultat [en] sera [écrit-il dans une lettre à Loti] l'anéantissement de tout ce qui existe »²². Aussi c'est sous le signe de Dame Réalité que Plumkett entend faire face à une existence dont le néant s'avère le prédicat fondamental : « [...] j'étais empoigné par dame Réalité, étreinte dont il est fort dur de se débarrasser »²³ ; écrit-il aussi à Loti avant de conseiller à ce dernier un scepticisme morbide qu'il qualifie de salvateur : « [...] on a vu que rien en ce monde n'était durable [...] on nie tout. On a les nerfs détendus, on ne pense plus que faiblement, le moi s'amoindrit [...]. L'imagination s'arrête ; donc plus de châteaux en Espagne. Autant vaut dire plus d'espérance. On tombe dans la bravade, on parle cavalièrement de bien des choses dont on rit beaucoup quand on n'en pleure pas »²⁴.

Ce néant existentiel auquel Plumkett oppose comme remèdes l'oubli et l'ironie n'est autre que cette sensation de « vide » dont Loti paraît énormément souffrir comme il le confesse seulement dans ses lettres à sa sœur :

⁹ *Ibid*, p. 132.

¹⁰ En effet *Ussam* est en arabe l'un des prédicats de l'épée : Le prénom prend ainsi la valeur d'une image symbolique.

¹¹ *Ibid*, p. 219.

¹² *Ibid*, p. 99.

¹³ *Ibid*, p. 106.

¹⁴ *Ibid*, p. 98.

¹⁵ *Ibid*, p. 102.

¹⁶ *Ibid*, p. 104.

¹⁷ *Ibid*.

¹⁸ *Ibid*, p. 102.

¹⁹ *Ibid*, p. 104.

²⁰ *Ibid*.

²¹ *Ibid*.

²² *Ibid*, p. 102.

²³ *Ibid*, p. 123-124.

²⁴ *Ibid*, p. 129.

« L'idée chrétienne était restée longtemps flottante dans mon imagination alors même que je ne croyais plus ; elle avait un charme vague et consolant. Aujourd'hui ce prestige est absolument tombé [...] je sens la terre qui manque sous mes pas, le vide se fait autour de moi et j'éprouve une angoisse profonde... »²⁵.

2.2. Histoire de La Femme Turque

A l'encontre de l'éparpillement en personnalité diverses et contradictions de l'auteur-narrateur dans Aziyadé et de son décentrement en quête d'une civilisation « autre », à savoir cet Orient qu'incarne la Turquie ; le personnage masculin dénommé André Lhéry dans *Les Désenchantées* et caractérisé lui aussi de « romancier »²⁶ ne paraît nullement "en « quête de quelque nouveauté originale »²⁷, comme c'est le cas pour l'auteur-narrateur Loti dans Aziyadé. Bien campé sur ses assertions, c'est désormais l'histoire de l'Autre par excellence, à savoir celle de la femme turque qu'il se plaît à raconter dans *Les Désenchantées*. Tout en clamant dans l'avant-propos qu'il s'agit d'« une histoire entièrement imaginée [et] que l'on perdrait sa peine en voulant donner à Djénane, à Zeyneb, à Melek ou à André, des noms véritables, car ils n'ont jamais existé »²⁸, il cherche néanmoins à attester l'authenticité de ce que l'on écrit, et ce par le truchement de deux procédés. Le premier consiste à reproduire cette fois les lettres de « l'Autre » soi-disant turque et orientale signées tantôt Zahidé, Néchédil et Ikbâl²⁹ et tantôt Djénane Zeyneb et Melek³⁰ sortes de cautions non seulement livresques mais aussi soit disant réelles pour persuader un lecteur hypothétique occidental qu'il s'agit bien d'une « histoire vraie » ou « un récit de seconde main, un plaidoyer [en faveur de la femme turque] que Loti a écouté et qu'il a reproduit »³¹. Le texte de Loti reprend quant à la situation de la femme turque des clichés tant répétés par maints orientalistes, lesquels s'imposent d'autant plus comme vérités axiomatiques dans *Les Désenchantées* qu'il n'est plus question d'un discours proféré par un auteur – narrateur comme c'est le cas dans Aziyadé. En effet la disparition du « je » du texte se révèle le second procédé adopté par Loti pour insinuer sous le genre du roman un récit où l'écrivain se borne à répéter le discours que trois femme soi-disant turques et opprimées par la société, lui ont adressé à titre exclusif. Le lecteur se retrouve ainsi dès le prime abord devant une autonomisation d'un roman-discours déjà délié d'un auteur lequel, devenu discret, va même jusqu'à prendre congé. A l'encontre de l'auteur-narrateur d'Aziyadé peu fiable du fait que les lettres selon David Lodge³² enregistrent un processus en cours et renvoient à un esprit torturé par l'incertitude de l'avenir, à savoir Loti-Plumkett ; le narrateur omniscient dans *Les Désenchantées* ayant consolidé son récit assertif par l'intervention des pseudo trois femmes turques, à la fois agents et témoins de l'histoire narrée, cherche à exposer une thèse spécifique à savoir les souffrances de la femme turque. Aussi c'est devant un roman à thèse que nous nous retrouvons dans *Les Désenchantées*, lequel aurait pu avoir pour titre – selon la thèse exposée par Loti – *Les Malheurs de la femme turque* à l'instar de l'ouvrage de la Comtesse de Ségur intitulé *Les Malheurs de Sophie* lequel s'adresse par contre à un lectorat enfantin.

Si à l'opposé de la Comtesse de Ségur, Loti dans *Les Désenchantées* ; ouvrage où il est question des souffrances de la femme turque, s'adresse à un lectorat adulte, il n'est pas moins vrai qu'il revendique comme une sorte d'autorité voire une omniscience divine de l'Orient, de la Turquie ainsi que de la femme dans ces contrées de l'Orient comme le prouve la négation restrictive avancée dès l'avant-propos des *Désenchantées* : « Il n'y a de vrai que la haute culture intellectuelle répandue aujourd'hui dans les harems de Turquie, et la souffrance qui en résulte.

Cette souffrance-là apparue peut-être d'une manière plus frappante à mes yeux d'étrangers, mes chers amis les Turcs s'en inquiètent déjà et voudraient l'adoucir »³³.

2.3. Intertextualité Entre Narration et Expérience Personnelle

Dans cette allusion à la longue fréquentation du personnage masculin André Lhéry de l'Orient, le texte se réfère dans un rapport d'intertextualité à l'histoire d'amour entre Loti et le personnage féminin éponyme Aziyadé et qu'on retrouve sous les traits de Nedjibé, cette circassienne morte et dont les traits ressemblent jusqu'à s'y méprendre à ceux de Djénane :

²⁵ *Ibid*, p. 64-65.

²⁶ P. Loti, *Les Désenchantées*, p. 32.

²⁷ P. Loti, *Aziyadé*, p. 144.

²⁸ P. Loti, *Les Désenchantées*, p. 12.

²⁹ *Ibid*, p. 77.

³⁰ *Ibid*, p. 97-98.

³¹ P. Loti, *Ibid*, quatrième de couverture.

³² David Lodge, *L'art de la fiction*, p. 39.

³³ P. Loti, *Les Désenchantées*, p. 12.

« [...] en vous regardant je suis charmé et presque épouvanté par une ressemblance. L'autre jour déjà, quand vous avez levé votre voile pour la première fois, ne m'avez pas vu reculer devant vous ? Je retrouvais le même ovale du visage, le même regard, les mêmes sourcils qu'elle avait coutume de rejoindre par une ligne de henné. Et encore, cette fois-là je ne connaissais pas vos cheveux, pareils aux siens, que vous me montrez aujourd'hui, nattés comme elle avait coutume de faire... »³⁴.

Dans une sorte de condensation symbolique, le roman inscrit au-delà de l'analogie Djénane – Neguibé un rapport de généralisation voire de banalisation simpliste dans lequel toute femme turque revêt les traits de Djénane – Nedjibé – Melek – Zeyneb et aspire à communiquer sa souffrance au romancier. On note ainsi l'étrangeté du matériau archivistique des trois amis Djénane, Melek et Zeyneb, qui patronnent le projet et lesquelles pour mieux inciter le romancier à raconter l'histoire de la femme turque lui amènent comme preuve d'une expérience-limite « une gentille inconnue, une petite personne dissimulée sous [d']épais voiles noirs [...] »³⁵ et qui lui adresse le lendemain une lettre dans laquelle l'histoire qu'elle raconte s'avère, prétend-elle, celle de toutes les femmes turques. Aussi reçoit-il d'elle la lettre suivante :

« Je suis la petite dame fantôme de la veille, monsieur Lhéry ; je n'ai pas su vous parler ; mais pour le livre que vous nous avez promis à toutes, je vais vous raconter la journée d'une femme turque en hiver. Ce sera de saison, car voici bientôt novembre, les froids, l'obscurité, tout un surcroît d'ombre et d'ennui s'abattant sur nous... la journée d'une femme turque en hiver. Je commence donc »³⁶.

Le texte de Loti inscrit ainsi une série d'images diaïrétiques. On note alors d'une part une sorte d'autorité surplombante voire une présence tutélaire chargée d'une mission, à savoir André Lhéry, l'homme occidental. A ce dernier est associée la métaphore de l'œil du maître qui seul verra ce que tout le monde en Orient paraît incapable de voir, à savoir la réalité soi-disant objective de la femme turque. Dans sa mission, il paraît secondé d'autre part par les personnages féminins éponymes qui patronnent le projet sous le prédicat des « désenchantées » : « [...] il était pour elles un être planant, un être dans les nuages »³⁷. C'est aussi le « cher maître »³⁸ adulé par tant d'« admiratrices »³⁹. Sa signature lisible sur un papier suffit à causer à l'une de ces jeunes filles « un trouble comme le vertige »⁴⁰. Lhéry est présenté surtout comme celui qui « voit » malgré le voile derrière lequel se cachent ces soi-disant infortunées et qui s'introduit dans un acte de « voyeurisme [lequel] se veut délibérément sacrilège »⁴¹ dans le lieu interdit par excellence, à savoir le harem :

« Pour la première fois de sa vie, il était dans un harem – chose qui, avec son habitude de l'Orient, lui avait toujours paru l'impossibilité même ; il était derrière ces quadrillages des appartements de femmes, ces quadrillages si jaloux, que les hommes excepté le maître, ne voient jamais que du dehors »⁴².

A la nette valorisation du personnage masculin André Théry s'oppose la double sous-estimation des personnages féminins qui non seulement perce dans la vision du personnage masculin Lhéry mais aussi dans la perception qu'elles ont d'elles-mêmes. Alors que dans *Aziyadé*, Loti ne paraît nullement prendre ombrage du port du voile par sa maîtresse, le personnage masculin des *Désenchantées* semble mal tolérer le voile qui paraît mettre en crise dans cet ouvrage son système visuel occidental. Or cette « crise de la visualité occidentale »⁴³, comme l'explique Bruno Nassim Abouddrar, consiste dans le fait que « si le monde occidental tolère si mal le voile, ce n'est pas en raison de l'insulte faite aux femmes (le monde occidental tolère hélas parfaitement [jusqu'à nos jours] ces insultes, et se satisfait de situation d'inégalités entre hommes et femmes qui vont du social en Europe et en Amérique du Nord jusqu'au vital dans le reste du monde), mais parce qu'il met en crise son système visuel »⁴⁴. Néanmoins cette mise en crise du système visuel de l'Occidental n'apparaît que dans *Les Désenchantées* comme le montre une simple superposition de la caractérisation de la femme turque dans *Aziyadé* et *Les Désenchantées*. Alors que dans *Les Désenchantées*, on note la récurrence d'un voilement déshumanisant réduisant ces trois femmes

³⁴ *Ibid.*, p. 168.

³⁵ *Ibid.*, p. 159.

³⁶ *Ibid.*, p. 159.

³⁷ *Ibid.*, p. 80.

³⁸ *Ibid.*, p. 113.

³⁹ *Ibid.*

⁴⁰ *Ibid.*, p. 18.

⁴¹ Marie-Christine Gomez-Géraud, «Prise de vues pour un album d'images, l'Orient de Philippe Canaye, Seigneur du Fresne, 1573 in *D'un Orient l'autre*, p. 335.

⁴² Loti, *Les Désenchantées*, p. 101.

⁴³ Bruno Nassim Abouddrar, «la question du voile des femmes (musulmans) et son impact sur les systèmes de représentation occidentaux et musulmans, in *Représenter à l'époque contemporaine*, p. 184.

⁴⁴ *Ibid.*

à des « fantômes noirs »⁴⁵, à des « paquets sans forme ni grâce »⁴⁶, à « trois spectres de tragédie »⁴⁷, à des « dominos noirs »⁴⁸, à « trois petites ombres sans visages »⁴⁹; la présence des « grillages discrets des harmelikes (appartement des femmes) »⁵⁰ ne semble nullement dans Aziyadé, un obstacle à la vision même si enfermément il y a : « Je me voyais si parfaitement seul [dit l'auteur-narrateur], que j'éprouvais une étrange impression en apercevant près de moi, derrière d'épais barreaux de fer, le haut d'une tête humaine, deux grands yeux fixés sur les miens [...]».

La jeune femme qui avait ces yeux se leva, et montra jusqu'à la ceinture sa taille enveloppée d'un camail à la turque (féredjé) aux plis longs et rigides [...]. Cette jeune femme était Aziyadé »⁵¹ : « Cette grande cage si bien grillée et d'un si sévère aspect, est devenue une sorte de boîte à trucs, avec portes secrètes et escaliers dérobés ; les oiseaux prisonniers en peuvent impunément sortir, et prennent leur volée dans toutes les directions du ciel »⁵². Par « oiseaux » l'auteur-narrateur entend les femmes du Haremlike. De même à l'opposé de la caractérisation à la fois grotesque et funèbre des femmes dans *Les Désenchantées*, on note l'aspect séduisant des couleurs vives des habits : « Ces couleurs éclatantes qu'on affectionne en Turquie »⁵³ ainsi que le port de voile blanc et non noir : « [...] quelques femmes voilées de blanc se disent seulement sur son passage : « Voici un Albanais qui est bien mis, et ses armes sont belles »⁵⁴. Le voilement se révèle ainsi dans Aziyadé signe de mystère : « cette petite personne mystérieuse »⁵⁵, écrit-il à propos du personnage féminin Aziyadé. Et loin d'être une calamité comme c'est le cas dans *Les Désenchantées*, le voilement se rattache plutôt dans Aziyadé à une symbolique de protection voire à un lieu d'intimité qui facilite la rencontre des deux amants : « Le soleil était couché depuis deux heures quand un dernier caïque s'avança seul [...] une femme voilée était assise à l'arrière sur des coussins. Je vis que c'était elle [...] je pris sa main sans mot dire et l'entraînait en courant vers ma maison [...] »⁵⁶. La comparant aussi à « une vision »⁵⁷ [qui] « illumine les lieux par lesquels elle passe »⁵⁸, à un rêve d'amour, l'auteur-narrateur va dans Aziyadé jusqu'à percevoir son sourire sous le voile : « Elle était gaie et souriante sous son voile blanc »⁵⁹. Non seulement on est loin de cette insistance sur l'aspect mortuaire du voilement comme c'est le cas dans *Les Désenchantées* mais Aziyadé va même jusqu'à se dévoiler, acte prohibé mais apparemment sans conséquences graves et ce par amour pour l'auteur-narrateur. Il lui suffit de se dire arménienne et la voilà qui se « trouve sans voile à la vue des hommes »⁶⁰.

3. IMAGE ALIENANTE DE LA FEMME TURQUE

A l'encontre d'Aziyadé pour qui ni voilement ni harmelike ne s'avèrent des entraves à sa liberté, les trois figures féminines dans *Les Désenchantées* ne cessent tout au long de l'œuvre à afficher une nette haine de soi. En effet on retrouve dans les propos de Djénane, de Melek et de Zeyneb une image aliénante non seulement d'elles-mêmes mais aussi de la femme turque. Aussi se traitent-elles d'« odalisques » et d'« esclaves » comme « nos aïeules d'il y a cent ans »⁶¹ voire de « martyres »⁶², dont le discours s'avère celui de leurs compagnes d'infortune semble-t-il. Bien que cultivées, s'exprimant en plusieurs langues et lisant les ouvrages de Kant de Nietzsche et de Baudelaire⁶³, elles affichent vis-à-vis de l'Occidental qu'est André Lhéry et de la culture qu'il représente un lancinant sentiment d'infériorité : « Nous ne sommes jamais si sottes qu'en votre présence, et après, quand vous n'êtes plus là, c'est à en pleurer »⁶⁴, écrit Djénane à André Lhéry. Nous nous retrouvons ainsi en quelque sorte devant un syndrome identitaire lequel se produit quand « on croit qu'il est possible de passer d'une catégorie

⁴⁵ P. Loti, *Les Désenchantées*, p. 29.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 76.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 102.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 109.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 115.

⁵⁰ P. Loti, *Aziyadé*, p. 17.

⁵¹ *Ibid.*, p.p. 17-18.

⁵² *Ibid.*, p. 90.

⁵³ *Ibid.*, p. 22.

⁵⁴ *Ibid.*

⁵⁵ *Ibid.*, p. 77.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 76.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 78.

⁵⁸ *Ibid.*

⁵⁹ *Ibid.*, p. 166.

⁶⁰ *Ibid.*, p. 177.

⁶¹ P. Loti, *Les Désenchantées*, p. 106.

⁶² *Ibid.*

⁶³ *Ibid.*, p. 22.

⁶⁴ *Ibid.*, p. 97.

infériorisée à une catégorie censée être supérieure »⁶⁵. Ce désir d'affiliation à l'Occident apparaît clairement dans le roman : « C'était la première fois qu'il causait avec des femmes turques du monde [...] ils réalisaient l'impossible, rien qu'en se réunissant pour échanger des pensées. Et ils s'étonnaient de ne pas se trouver très dissemblables ; mais non, au contraire, en parfaite communion d'idées et d'impressions [...]. Elles, tout ce qu'elles savaient de la vie en général, des choses de l'Europe, de l'évolution des esprits par là-bas, elles l'avaient appris dans la solitude, avec les livres. Et aujourd'hui, causant par miracle avec un homme d'Occident, et un homme au nom connu, elles se trouvaient de niveau ; et lui les traitait comme des égales, comme des intelligences, comme des âmes, ce qui leur apportait une sorte de griserie de l'esprit jusque-là inéprouvée »⁶⁶. Et Djénane de se plaindre dans une lettre de sa « tristesse » qui s'accroît « à mesure qu' [elle] percevai[t] mieux le rayonnement de la femme latine »⁶⁷. Enviant cette dernière, Djénane ajoute : « Ah qu'elle était heureuse, dans votre pays, cette créature [...] et combien était incontestée sa royauté séculaire »⁶⁸.

Or affichant une nette volonté de rupture d'avec l'Orient, voilà que ces soi-disant turques en quête d'émancipation ne font que rejeter un système de valeurs soi-disant obsolète et inférieur à celui de l'Occident pour l'adopter mais cette fois avec un nouveau maître à savoir André Lhéry. Aussi est-il question de harem et de maître mais avec un total changement de perspectives, ce qui ne laisse pas de surprendre le lecteur averti. En effet même si elles semblent considérer Lhéry comme un « ami » ; substantif que le texte reproduit symboliquement en italique, c'est plutôt en maître qu'il est représenté comme l'indique clairement la caractérisation du personnage adoptée par Zeyneb : « un ami, vous dis-je ; un être que nous choisirions très supérieur à nous, qui serait à la fois sévère et bon et grave, et nous aimerait d'une amitié surtout protectrice... On trouve des hommes ainsi, dans votre monde, n'est-ce pas ? »⁶⁹. Ce monde auquel aspirent Zeyneb et ses deux compagnes n'est que l'Occident érigé en dominant alors qu'elles semblent prendre plaisir à se mettre dans le même rapport de soumission dont elles se sont plaintes. Se traitant de « petites turques »⁷⁰, Djénane avoue n'avoir qu'un rêve unique : « [...] posséder André Théry à nous seules ; être traitées par lui comme des êtres pensants, [...] et même un peu comme des amies [...] si peu que nous connaissions la vie européenne [ajoute-t-elle] et les usages de votre monde, nous avons senti tout le prix de la confiance avec laquelle vous répondiez à nos indiscretions »⁷¹, lui dit-elle. Dans ce rapport nous/vous, nul n'est besoin de dire que l'Orient, dont le porte-parole s'avère les trois femmes, s'inscrit dans un net rapport de dépendance par rapport à l'Occident. Il revient désormais à l'homme occidental qu'est le romancier Lhéry de s'imposer au même titre que l'ancien maître des lieux : « [...] Nous voici toutes trois à vos ordres comme de fidèles secrétaires, toutes trois et tant d'autres de nos sœurs si nous ne vous suffisions pas, prêtant nos yeux à vos yeux, notre cœur à votre cœur, offrant notre âme toute entière à vous servir »⁷² écrit Djénane à Lhéry. Nous nous retrouvons ainsi incongrûment dans le même rapport dénigré par l'écrivain en Orient, à savoir un homme dominant en maître et une femme dominée en tant qu'esclave. C'est en effet en tant que nouveau maître du Harem que Lhéry est adulé contre toute logique par ces femmes qui prétendent chercher à s'en affranchir : « Aujourd'hui [écrit Loti] il y avait confiance, entente et amitié, entre André Lhéry et les trois petits fantômes de son harem. Elles savaient beaucoup de lui, par ses lectures [...] »⁷³.

Dans notre étude des deux ouvrages, il n'est pas question pour nous de nier ou d'accepter la thèse de l'oppression dont les trois figures féminines se font dans *Les Désenchantées* les chefs de file et les gardiennes. Aussi nous limiterons nous à reprendre leurs propos sans chercher à nous embarrasser par la véracité de leurs intentions. C'est au nom de « l'Orientale cultivée, celle d'aujourd'hui, qui a pris conscience d'elle-même »⁷⁴ qu'elles se plaignent du « vide » d'une existence où ces femmes sont dans l'obligation de se retrouver toujours « entre pareilles »⁷⁵ ainsi que d'un désenchantement terme qui ne laisse pas de surprendre quand pour se référer à la compagnie des femmes, le texte use de substantifs extrêmement dévalorisants tels que l'annihilation, la séquestration et l'étouffement⁷⁶. L'enjeu de leur intervention auprès de Lhéry serait ce roman que nous avons en main, à savoir *Les Désenchantées* ayant parvenu à convaincre Lhéry-Loti d'écrire « un livre en faveur de la pauvre

⁶⁵ Toshiaki Kozakai, *L'étranger, L'identité*, p. 141.

⁶⁶ P. Loti, *Les Désenchantées*, p.p. 108-109.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 153.

⁶⁸ *Ibid.*, p.p. 153-154.

⁶⁹ *Ibid.*, p. 152.

⁷⁰ *Ibid.*, p. 145.

⁷¹ *Ibid.*, p. 121.

⁷² *Ibid.*, p. 154.

⁷³ *Ibid.*, p. 108.

⁷⁴ *Ibid.*, p. 167.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 153.

⁷⁶ *Ibid.*, p. 110.

musulmane du XXe siècle ! »⁷⁷ et de dire « au monde puisque vous le savez, qu'à présent, [ajoute Djénane] nous avons une âme [...] »⁷⁸. Or outre le fait que ce vide de l'existence et ce désenchantement rappellent surtout les maux dont souffrent intensément l'auteur-narrateur et Plumkett dans *Aziyadé*, il paraît aussi aberrant que cette « pauvre musulmane » ait attendu, des siècles durant, l'avènement du Grand Maître Lhéry pour se découvrir une âme comme si elle n'en possédait aucune à la manière des esclaves noirs que les Blancs en Occident croyaient privés d'âmes.

3.1. Identité Femme Turque ou Française

Non seulement le projet ainsi conçu ne laisse de surprendre un lecteur pour le moins averti mais on se retrouve aussi devant une représentation a priori dévoyée de la femme musulmane. En effet c'est au nom de « toutes nos sœurs de Turquie »⁷⁹ que Djénane intercède auprès de Lhéry à qui elle affirme que loin d'être toutes les trois, elle, Melek et Zeyneb des exceptions, elles incarnent « la règle »⁸⁰. Et d'ajouter : « Prenez au hasard vingt femmes turques (femmes du monde s'entend) ; vous n'en trouverez pas une qui ne parle ainsi »⁸¹. Il est évident qu'une telle vision aussi réductrice de la femme turque et musulmane, laquelle se doit d'être une femme du monde pour être garante du changement à venir, rend le projet presque puéril. De plus, celles qui se font la voix de leurs « sœurs de Turquie » sont loin d'être turques elles-mêmes. Bien que le texte de Loti ne passe nullement du masque au démasquage, c'est bien de trois Françaises qu'il s'agit et non de Turques. Djénane s'avère en réalité « Marie Léra, une journaliste féministe connue des milieux littéraires »⁸² et dont le nom de plume s'avère Marc Hélys. En effet en 1923 dix-sept après la parution du livre en 1906, et après la mort de Loti paraît le livre de Marc Hélys, *Le secret des Désenchantées*. Dans la Préface signée par les initiales de Marc Hélys, cette dernière commence son texte par l'assertion stupéfiante :

« Djénane n'est pas morte, Djénane n'était pas turque, Djénane était une Française, qui traditionaliste, avait toujours été attirée vers la Turquie, notre amie séculaire ». C'était une Française qui aimait et plaignait les femmes turques, et qui voulut leur faire du bien...

En racontant comment Pierre Loti fut amené à écrire *Les Désenchantées*, et la part que j'ai eue, à son insu, dans ce roman, j'obéis à un sentiment bien naturel de fierté, et de foi d'avoir collaboré, inconnue, à une œuvre très belle »⁸³.

On comprend ainsi que l'aventure de l'écrivain avec ses « désenchantées » débute lorsque Loti reçoit en 1902 une lettre d'une admiratrice turque signée Zennour qu'il rencontre deux ans plus tard lors d'une mission, dans le Bosphore, comme commandant du croiseur-torpilleur le *Vautour*. La jeune femme sollicite un rendez-vous avec l'écrivain et arrive accompagnée de sa sœur et d'une cousine. Lors d'un bref entretien les trois femmes se présentent toutes les trois voilées⁸⁴. Ces dernières viennent apparemment confier à l'écrivain une histoire soi-disant représentative de la femme turque inspirée du mariage de Leyla « avec un jeune pacha, de sa cruelle désillusion et de son divorce »⁸⁵. Histoire que reprend en effet Loti dans *Les Désenchantées* comme il raconte à l'instigation de Leyla « l'aventure amoureuse d'un artiste français avec une jeune turque éprise de lui jusqu'à la mort »⁸⁶. Or Zahidé, Leyla et Djénane s'avèrent des masques derrière lesquels se cachent une Française laquelle s'introduit faussement auprès de Loti « comme la moins occidentalisee [des trois femmes] (malgré sa parfaite connaissance de la langue française) »⁸⁷. Les deux autres Néchédil et Ikbal qui se prétendent aussi opprimées et aussi turques que leur amie Layla – Zahidé – Djénane sont appelées Zeyneb et Melek dans *Les Désenchantées* ainsi que Zeyneb et Neyr dans la correspondance adressée à Loti et reproduite dans les *Secrets des Désenchantées* et se révèlent Zennour et Nouryé. Possédant une meilleure connaissance de la langue turque, ayant séjourné en Turquie et ayant une mère circasienne, Zennour et Nouryé se dévoilent en réalité aussi occidentales que leur complice française Djénane – Marc Hélys : « Petites filles du comte de Châteauneuf, jadis établie en Turquie »⁸⁸, elles semblent tirer

⁷⁷ *Ibid.*, p. 104.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ *Ibid.*, p. 103.

⁸⁰ *Ibid.*, p. 104.

⁸¹ *Ibid.*, p.p. 104-105.

⁸² Marc Hélys, *Le Secret des Désenchantées*, Avant-propos par Jean-Benoît Puech, p. 12.

⁸³ *Ibid.*, p. 25.

⁸⁴ *Ibid.*

⁸⁵ *Ibid.*, p. 10.

⁸⁶ *Ibid.*

⁸⁷ *Ibid.*

⁸⁸ Pierre Loti, *Les Désenchantées*, préface par Faruk Ersöz, p. 6.

fierté de n'avoir pas de sang turc dans les veines comme se plaît à le répéter leur père : « Leur père répétait souvent avec orgueil que ses enfants n'avaient pas une goutte de sang turc »⁸⁹. A l'instar de Djénane, ces deux femmes ne semblent rien posséder en commun avec la femme turque. Si elles paraissent souffrir « repliées sur elles-mêmes, cruellement isolées »⁹⁰, c'est bien parce que leur père de souche occidentale et turcophobe de surcroît « les avait élevées pour lui, pour son agrément »⁹¹, confesse Marc Hélys. Obligé « à vivre presque confiné dans son intérieur pendant ses heures de loisir »⁹² « pour ne pas risquer d'être soupçonné de conspiration (c'était au temps d'Abdul Hamid) [...] »⁹³, il avait fait donner à ses filles des études qui « n'avaient pas été approfondies mais grâce à leur vive et souple intelligence [Zennour et Nouryé] étaient agréables pour leur père très cultivé lui-même [...] »⁹⁴.

Dans cette représentation de la condition de la femme soi-disant turque et musulmane se dessine dans ce ballet des masques, un Même travesti en Autre. Zahidé- Djénane n'est autre que Marc Hélys comme elle le reconnaît dans *Le Secret des Désenchantées* : « Toute la pitié que m'inspiraient ces jeunes femmes musulmanes monta, de mon cœur pour parler en leur nom. J'ai pensé depuis que j'avais interprété leur souffrance avec mon âme de chrétienne et de Française »⁹⁵. La représentation qui s'effectue se voit ainsi indubitablement contrainte par la nécessité de « la place du regardeur »⁹⁶ à se soumettre à la subjectivité du narrateur. Or nullement gênée par la précarité de sa vision ou par le travestissement que les trois femmes ont opéré en vue de consacrer et de légitimer le régime fictionnel de leur narration, Hélys-Djénane va proposer une pseudo théorie : le désenchantement de la musulmane du XXe siècle. Et c'est à Loti qu'elles demandent de raconter leurs déboires, et ce en écrivant « un livre en faveur de la pauvre musulmane du XXe siècle »⁹⁷. Dans cette construction subversive et forcenée de la mémoire collective à la fois turque et musulmane, ce n'est pas tant l'imposture de cette représentation que nous nous proposons de signaler mais un emboîtement du « mal voir » ou en d'autres termes la précarité de la vision des trois femmes qui s'ajoute à celle de l'écrivain. Ce dernier, dans un moment de sincérité, répond à la requête des trois femmes en leur opposant quant à la connaissance de la musulmane du XXe siècle un pur déni : « Et puis la musulmane du XXe siècle, est-ce que je la connais ? »⁹⁸. Se soumettant à leur requête, Loti a écrit finalement comme il le souligne lui-même en ayant recours à l'italique « leur livre »⁹⁹ ou en d'autres termes le témoignage de trois « faussaires » littéraires.

Loin d'être la dupe de ces trois Françaises, Loti en paraît la victime consentante. En effet dans un livre consacré à Pierre Loti et intitulé *Odette V...*, Mon ami Pierre Loti, Odette Valance raconte comment « il invite un jour la petite Odette à venir le retrouver dans sa fameuse demeure et lui propose de se costumer en Turquie pour tromper deux dames qui souhaitent le rencontrer »¹⁰⁰. Et Valance de conclure : « Loti adorait mystifier les gens »¹⁰¹. De même, loin de s'intéresser à dissiper les zones d'ombre qui ont entouré ce simulacre d'oppression et de suicide forgé de toutes pièces par trois Françaises pour savoir si Loti y a sciemment participé, nous nous intéressons surtout à l'inculcation imposée par Loti à la femme turque et véhiculée dans l'Avant-propos du roman ainsi que dans les dernières lignes des *Désenchantées*, lesquelles célèbrent à jamais Djénane : « Ô Djénane – Feridé – Azadé [...] Que la paix soit à ton âme fière et blanche ! Et puissent tes sœurs de Turquie, à mon appel, pendant quelques années encore avant l'oubli, redire ton cher nom, le soir, dans leur prières »¹⁰². Intervenant subitement dans le roman en tant que « je » auteur et narrateur, Loti cherche à maximiser la charge émotive d'un discours adressé aux femmes turques. Djénane devient une soi-disant victime sacrificielle, une « martyre »¹⁰³ ayant choisi de s'immoler à la place de ses « petites sœurs » de Turquie. Et Loti devient ici son chantre voire l'apôtre annonçant l'avènement de la nouvelle femme turque. En effet, le discours de Loti à la fin des *Désenchantées* reprend la requête qu'il adresse dans l'Avant-propos de l'ouvrage et dans laquelle c'est bien à l'Occident désormais de faire la loi en

⁸⁹ Marc Hélys, *Le secret des Désenchantées*, p. 28.

⁹⁰ *Ibid*, p. 30.

⁹¹ *Ibid*, p. 29.

⁹² *Ibid*.

⁹³ *Ibid*.

⁹⁴ *Ibid*.

⁹⁵ *Ibid*, p. 55-56.

⁹⁶ Anne-Cécile Guilbard « la place du regardeur, De quelques dispositifs du mal voir » in *Représenter à l'époque contemporaine*, p. 203.

⁹⁷ P. Loti, *Les Désenchantées*, p.p. 103-104.

⁹⁸ *Ibid*, p. 104.

⁹⁹ *Ibid*, p. 106.

¹⁰⁰ Citée par Jean-Benoît Puech, *Avant-propos des Désenchantées*, p. 23.

¹⁰¹ *Ibid*.

¹⁰² P. Loti, *Les Désenchantées*, p. 239.

¹⁰³ *Ibid*, p. 106.

Orient. Initiées « à la haute culture intellectuelle »¹⁰⁴, « répandue aujourd'hui dans les harems de Turquie »¹⁰⁵, les femmes ne peuvent qu'en souffrir, souligne Loti. Dans cette conception idéalisante et hiérarchisante de la culture occidentale, on dirait presque qu'on proposerait en quelque sorte les étoiles à ces femmes là pour mieux les en priver d'où leur souffrance. Prétendant ne pas avoir découvert la solution, Loti insinue que c'est du côté des lois édictées par l'islam qu'il faut la chercher car le prophète de l'islam écrit-il « ne peut pas vouloir que des règles édictées par lui jadis, deviennent avec l'inévitable évolution du temps des motifs de souffrir »¹⁰⁶.

4. CONCLUSIONS

C'est un mythe épistémologique que Loti semble se plaire à tracer mais insidieusement dans *Les Désenchantées*, dans le sens qu'il revient désormais à l'Occident de faire la loi dans l'univers du sens et de la culture en Orient, et ce à l'instigation de trois pseudo Turques qui clament une nette volonté de rupture d'avec leur culture. Entraînant à sa suite son lecteur dans une sorte de papillotement de simulacres, Loti lui impose à la fin de son ouvrage une fiction de jugement. La densité des *Désenchantées*, la beauté de certains passages dans lesquels Loti décrit la ville d'Istanbul, s'avèrent au service d'un discours batailleur et séducteur où l'auteur s'en prend au nom d'une culture occidentale dénigrée dans *Aziyadé* mais par contre idéalisée dans *Les Désenchantées* à celle de l'Orient et de l'Islam. Cet ouvrage témoigne ainsi du prix aberrant que cette culture doit payer en renonçant en quelque sorte à elle-même, et ce, en raison, si l'on omet l'écrivain, d'une triple feinte, à savoir celle de trois Occidentales dont le désenchantement n'est en fin de compte que celui de Loti renonçant à ce rêve d'Orient qu'il dessine dans son ouvrage de jeunesse *Aziyadé*. Aussi sans chercher à reprendre les propos d'Edward Saïd taxant l'orientalisme de science douteuse, on ne peut que reconnaître une fois de plus une lecture de l'Orient pour le moins subversive proposée par l'homme occidental où le discours de l'Autre se dévoile celui d'un Même ayant revêtu les défroques de l'Autre. Or tant que l'orientaliste n'admet pas son incompetence face à un visible qui souvent le dépasse, tant qu'il se refuse à s'imposer, et ce pour accéder à une meilleure appréhension de l'Autre, le paradigme de « l'œil en quête »¹⁰⁷ ; où la représentation est conçue à la manière d'une épreuve durant laquelle des révisions s'imposent à un « regardeur [qui ne cesse de] négocier sa position, [et de] s'assurer de sa place, précaire, vis-à-vis de [l'Autre] qui s'offr[e] à son regard »¹⁰⁸, il continuera indéfiniment à la manière de Loti à un moindre degré dans *Aziyadé* et surtout dans *Les Désenchantées* à raconter son impossibilité à se retrouver dans l'Autre.

REFERENCES

- Loti P, (1998). *Aziyadé*, Istanbul : Multilingual, Yabancı Dil Yayınları.
- Loti P, (2010). *Les Désenchantées*, Istanbul : Amphora, Istanbul
- Hélys M, (2004). *Le Secret des désenchantées*, Manucius,
- Kozakaï T, (2007). *L'Etranger, l'identité. Essai sur l'intégration culturelle*, Paris : Petite Bibliothèque Payot.
- Lodge D, (1996). *L'Art de la fiction*, Paris : Payot et Rivages.
- Abouddrar B, (2010). *L'époque contemporaine, pratiques littéraires, artistiques et philosophiques*, Bruxelles : Facultés Universitaires Saint Louis.
- Gomez-G et Marie-Ch, (1991). *D'un Orient l'Autre*, Paris : CNRS.
- Guilbard A-C, (2010). *Représenter à l'époque contemporaine, pratiques littéraires, artistiques et philosophiques*, Bruxelles : Facultés Universitaires Saint Louis.

¹⁰⁴ *Ibid*, p. 12.

¹⁰⁵ *Ibid*.

¹⁰⁶ *Ibid*.

¹⁰⁷ Anne-Cécile Guillard, *op.cit.*, p. 215.

¹⁰⁸ *Ibid*, p. 214.